Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 34 (1946)

Nachruf: In memoriam Leonhard Ragaz
Autor: Grin, Edmond

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

IN MEMORIAM LEONHARD RAGAZ

« Je ne puis autrement. »

Celui qui s'adresse à vous n'a jamais été un disciple de Ragaz ; il n'a lu que quelques-uns de ses livres ; il n'a pas eu avec lui sur le plan personnel un contact prolongé.

Pourtant, à l'égard de ce vaillant qui vient de disparaître, il a une grande dette de reconnaissance. Pour avoir été son étudiant durant un semestre en 1919-1920, il lui est devenu impossible de s'installer jamais dans la satisfaction théologique, ecclésiastique ou sociale. Et d'autre part si, dans la période tourmentée et pour lui particulièrement douloureuse qui suivit 1918, il n'a pas sombré dans l'erreur de l'antimilitarisme, c'est aux conseils fraternels et paternels de l'antimilitariste Ragaz qu'il le doit.

On voudra bien pardonner le caractère par trop personnel de ce dernier hommage.

Inutile de rappeler ici les détails biographiques donnés au lendemain de sa mort (7 décembre 1945) par la plupart de nos journaux tant politiques que religieux. Disons seulement que Leonhard Ragaz était né en 1868, à Tamins, gros village des Grisons. Sa vie active comprend en somme deux grandes étapes. Après ses études de théologie (Bâle, Iéna, Berlin), à vingt-deux ans déjà il est pasteur : dans son canton d'abord, notamment à Coire, dès 1902 à Bâle ; enfin, de 1908 à 1921 il enseigne la théologie systématique et une partie de la théologie pratique à Zurich, dans la chaire occupée aujourd'hui par M. Emile Brunner. Dès 1921, ayant quitté volontairement l'enseignement universitaire et coupé toute attache officielle avec l'Eglise, il consacre toutes ses forces à la défense des idées religieuses et sociales qui lui sont chères, recherchant un contact aussi direct que possible avec le monde ouvrier. Et c'est en pleine activité, malgré ses soixante-dix-sept ans, que la mort l'a surpris brusquement, quinze jours avant Noël.

N. B. — Hommage présenté à la Société vaudoise de théologie, le 28 janvier 1946.

Il est trop tôt encore pour essayer de dégager l'essentiel de la « théologie sociale » de Ragaz ; il s'agit ici d'un modeste hommage. Beaucoup plus qu'un pasteur fidèle, beaucoup plus qu'un professeur de théologie à la vaste culture, Ragaz fut un prophète du Dieu de justice et d'amour. Pouvait-il autrement ?

C'est à Bâle déjà, en 1906, que Leonhard Ragaz fonda la revue qui lui sera si chère : les *Neue Wege*. Un peu plus jeune que Gounelle, que Wilfred Monod, que Rauschenbusch et que Kutter, il représenta avec ces âmes d'élite le « christianisme social ». A lui seul, le titre de cette revue est un mot d'ordre. Il veut dire : « Quand il y a carence de l'Eglise, Dieu pour accomplir son œuvre choisit des ouvriers hors des cadres ecclésiastiques, même parmi les mécréants. »

On a résumé les idées essentielles de Ragaz en quelques phrases. Le message de Jésus de Nazareth est simple, bien que sublime : le royaume qu'il vient fonder est une réalité de l'histoire. Nous entrons dans ce royaume en suivant son fondateur sur le chemin qu'il a frayé. D'un dynamisme extraordinaire, les paroles du Sauveur n'ont pas pour but de créer une *religion* nouvelle, mais bien de jeter les bases d'un *monde* nouveau. Renoncer à l'ambition magnifique de soumettre l'humanité au Dieu de Jésus-Christ, c'est trahir. Hélas ! au cours des âges l'Eglise a consenti à cette trahison. Elle a accepté toute sorte de compromis ; de là son engourdissement spirituel, voire sa mort.

Tout à la fois pacifiste, socialiste et patriote, Ragaz relève essentiellement de Proudhon pour ses idées sociales, des prophètes et de Jésus de Nazareth pour ses idées religieuses. Patriote : dans l'atmosphère chez nous si lourde de la fin de la première guerre mondiale, nombreux sont les hommes de ma génération qui ont lu avec soulagement et gratitude les pages au souffle si pur de *La Suisse nouvelle*. Après tant d'histoires peu propres, notamment la lamentable « affaire des colonels », quel bien fit à beaucoup le livre courageux de Ragaz, crevant sans nulle propre justice des abcès qui devaient être crevés !

Novembre 1918 : l'armistice, la grève générale pour le même soir, la mobilisation à nouveau et sans délai de presque toute l'armée suisse, l'épidémie de grippe, les nombreux soldats qui tombent comme foudroyés... A la stupéfaction d'un grand nombre, Ragaz prend le parti des grévistes, dirigés par le fameux Comité d'Olten, aux ordres lui-même (on le sait aujourd'hui) de Moscou. Pourquoi cette attitude ? Parce qu'il ne pouvait autrement, sincèrement convaincu que cette grève révolutionnaire avait été provoquée pour une part par les partis de droite, afin de saper par la base les justes revendications du monde ouvrier.

Un peu plus tard, nouveau sujet d'étonnement : Ragaz préconise le désarmement de la Suisse, désarmement unilatéral, destiné à donner un exemple. Porté par un idéalisme très noble, mais peut-être sans contact suffisant avec les contingences quotidiennes, le théologien-prophète croyait de toute

son âme à la bénédiction que retirerait un petit peuple, s'il osait faire un acte de foi total et compter sur Dieu seul.

L'appui moral donné à la grève, l'appel en faveur du désarmement furent aux yeux de beaucoup comme deux ombres dans la vie de Ragaz, que n'effacèrent pas ses efforts persévérants en faveur de l'adhésion de la Suisse à la Société des Nations, le 16 mai 1920.

C'est probablement pour cette raison que le Conseil d'Etat du canton de Zurich ne fit pas un geste, en 1921, pour essayer de retenir à l'université le professeur qui lui adressait spontanément sa démission.

Les circonstances auxquelles nous venons de faire allusion sont bien oubliées aujourd'hui. Elles jettent une réelle lumière sur certains aspects d'une personnalité. Aussi entrerons-nous dans quelques détails. Le professeur démissionnaire s'en est expliqué avec une belle franchise dans les *Neue Wege*, 1921, numéro juillet-août : « Warum ich meine Professur aufgegeben habe ? »

Ecoutons ce rappel avec respect. Nous ne sommes pas là en présence d'une affaire de préférence personnelle, moins encore de susceptibilité froissée. Il s'agit de l'histoire d'une âme, et cette âme est celle d'un prophète et d'un saint.

Dans sa lettre au Chef du Département de l'Instruction publique, Ragaz insiste sur ce fait : sa foi chrétienne et protestante n'est pas ébranlée, ses idées politiques et sociales ne sont pour rien dans sa décision. Il se sent à l'aise dans l'université et à la faculté de théologie. Tout s'explique par un problème nettement personnel.

Il a pour tâche essentielle l'enseignement de la théologie systématique ; pour tâche accessoire celui de la théologie pratique. Il est donc appelé à former des pasteurs. Or depuis longtemps il se demande si l'Eglise d'aujourd'hui *peut encore* être porteuse de la vérité de Dieu, même au cas où elle passerait par une véritable réformation. Le monde a besoin d'un renouveau religieux, Ragaz en est convaincu. Mais, il en est non moins sûr, ce renouveau *ne peut pas* venir de l'Eglise.

A cela s'ajoute une inquiétude relative à la structure de la faculté. (Et voici qui nous met en plein dans les préoccupations d'aujourd'hui.) Cette structure demande des modifications telles que Ragaz — il a cinquante-trois ans — n'a plus le courage de les espérer pour bientôt. La théologie fait-elle de la science pure, ou bien prépare-t-elle à la pratique du pastorat ? Elle prétend faire les deux, et cela fausse tout son effort. En outre, pour avoir transformé la vérité du Royaume de Dieu en un système philosophico-dogmatique, la théologie vogue en plein intellectualisme. Ragaz souffre encore de l'absence d'une base commune sur laquelle reposerait tout le travail de la faculté. Enfin il estime entièrement fausse la préparation qui aujourd'hui conduit au ministère pastoral.

Pourtant, si importantes que soient ces considérations, elles demeurent

secondaires par rapport à l'argument décisif : ce que veut Ragaz, c'est libérer totalement la vérité religieuse de l'emprise de l'Eglise, de l'Etat, de la théologie et du pastorat. Cela afin de la placer carrément en pleine misère humaine, en pleine misère de notre temps. Son travail chrétien, il ne l'abandonne pas. Il entend le poursuivre au contraire, mais au milieu de ceux qui ne sont pas déjà saturés religieusement et qui connaissent, eux, la détresse matérielle et la faim spirituelle.

Sa décision lui coûte. Il accomplit un abandon très dur. Ce faisant il obéit à sa conscience et à la volonté de Dieu. Il ne peut autrement.

Cette lettre très digne et très émouvante est suivie, dans les *Neue Wege*, d'un certain nombre de remarques qui ne manquent pas d'intérêt :

Je suis *unkirchlich*, dit Ragaz, et tout ce que j'attends, je l'attends non de l'Eglise , mais du Royaume de Dieu. Dans son essence même le protestantisme est *unkirchlich*. Il y a longtemps que j'enseigne cela aux étudiants ; mais à la longue, parce que je prépare des serviteurs pour l'Eglise, je suis pris dans un conflit moral intolérable.

Il y a plus : la théologie comme *système* religieux fut toujours pour moi un problème. Tout système est nécessairement éloigné de la vie. En abandonnant mon enseignement je sauve mon âme.

Mais le motif essentiel, c'est le caractère *irréel* de l'Eglise. Tout le christianisme officiel est sous le coup d'un jugement de Dieu, parce qu'il ne répond pas du tout à la volonté du Christ. Il faut absolument trouver des *chemins nouveaux*.

On dit souvent : ces chemins, il faut les attendre de Dieu. Erreur profonde ! C'est Dieu qui nous attend. Il est prêt à nous donner sa force, si nous osons nous avancer dans des voies nouvelles. Bien plus que d'une théologie du Royaume de Dieu, c'est d'actes, de faits que nous avons besoin, d'actes humains qui donneront à Dieu l'occasion d'agir. Libérons-nous une bonne fois du joug de l'égoïsme, de la violence, de la propriété, du mammonisme, et toutes les transformations que le monde attend viendront ensuite d'elles-mêmes.

L'avenir ? Il sera ce que Dieu voudra. Comme Abraham, disait Ragaz, je quitte famille et parenté pour une terre inconnue. Il ne s'agit pas de fonder une communauté nouvelle ni de lancer un « mouvement ». Il s'agit de se libérer et de rester « ouvert » dans toutes les directions.

Ragaz entrevoyait alors une sorte de *settlement*, doublé d'une université populaire. Pratiquement il ne créa ni un parti ni une école. Il groupa autour de lui quelques amis. Il ne réussit pas à transmettre au socialisme politique sa conviction profonde : la condition de toute transformation sociale, la foi chrétienne. S'il n'est plus professeur, il continue à enseigner : par ses articles et par ses livres. Pourrait-il autrement ?

Le professeur Rudolf Liechtenhahn, de Bâle, écrivait récemment dans le *Kirchenblatt* : « Si l'on veut trouver le vrai Ragaz, tout Ragaz, il faut lire sa *Geschichte der Sache Christi.* » (Lang, Berne, 1945). Ce jugement nous

paraît juste. Dans la préface l'auteur déclare que c'est « le plus révolutionnaire » de tous ses écrits. Il faut *envisager l'histoire avec des yeux entièrement nouveaux, et très particulièrement l'histoire de la « cause » du Christ* qui, elle, déborde de beaucoup le cadre de l'histoire de l'Eglise. Cela est nécessaire, parce que le Christ est venu apporter dans ce monde une perpétuelle révolution. Les conséquences de cette vision nouvelle, Ragaz lui-même peut à peine les entrevoir.

Il serait intéressant de comparer les thèses du *Message révolutionnaire*, qui date de 1941 et qu'on vient de nous donner en français, (Delachaux et Niestlé), avec celles de l'*Histoire de la cause du Christ* ; de noter sur quels points particuliers, en cinq ans et durant cette terrible guerre, la pensée de Ragaz est allée plus avant. Le temps nous manque pour cela.

En lisant ces deux ouvrages tout remplis de dynamisme chrétien, il nous semblait entendre à nouveau le professeur-prophète et ses interventions — véritables « explosions » parfois — dans le séminaire où nous lisions des fragments de l'*Ecole du christianisme* de Kierkegaard. Chez cet homme de petite taille, aux yeux foncés, quelle hauteur de vues et quelle limpidité d'âme ! L'homme qui ne voulait d'aucun compromis et qui jamais ne se découragea ; pas même devant la catastrophe de la seconde guerre mondiale : il y voyait la fin d'un monde qui barrait la route au Christ.

Il est mort la plume à la main et l'espérance au cœur. Lui, Leonhard Ragaz, aurait-il pu autrement ?

Edmond GRIN.

P.-S. — Le numéro de janvier 1946 des *Neue Wege* est entièrement consacré à la personne et à l'œuvre de Ragaz.